ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE Ire.

Une salle gothique du château de Siégendorf, près de Prague.

Entrent ÉRIC et HENRICK, de la suite du comte.

ÉRIC. De meilleurs temps sont à la fin venus; ces vieux murs ont reçu de nouveaux maîtres qui avec eux ont ramené la joie; nous avions grand besoin de ce double cadeau.

HENR. Il est possible que les partisans de la nouveauté se réjouissent d'avoir de nouveaux maîtres, quoiqu'ils les doivent à la tombe; mais, quant à la joie et aux festins, il me semble que l'hospitalité féodale du comte de Siégendorf pouvait rivaliser avec celle de tout autre prince de l'empire.

ÉRIC. Quant aux jouissances de la coupe et de la bonne chère, nous étions assez bien, sans nul doute; mais pour ce qui est de la joie et du plaisir, sans lesquels un repas est faiblement assaisonné, notre partage était des plus chétifs.

HENR. Le vieux comte n'aimait pas la joie bruyante des festins; êtes-vous sûr que celui-ci en soit plus partisan?

ÉRIC. Jusqu'ici il s'est montré aussi affable que généreux, et nous l'aimons tous.

HENR. Son règne a vu à peine une année suivre sa lune de miel, et la première année d'une royauté ressemble à la première de l'hymen : bientôt nous connaîtrons son véritable caractère.

ÉRIC. Puisse-t-il rester toujours ce qu'il est! et puis, son brave fils, le comte Ulric! — voilà un chevalier! quel dommage qu'il n'y ait plus de guerre!

HENR. Pourquoi?

ÉRIC. Regarde-le, et réponds toi-même.

HENR. Il est très jeune; il a la beauté et la force d'un jeune tigre.

ÉRIC. Cette comparaison n'est pas d'un vassal fidèle.

HENR. Peut-être est-elle d'un vassal sincère.

ÉRIC. C'est dommage, disais-je, qu'il n'y ait plus de guerre. Dans un salon, qui, mieux que le comte Ulric, sait déployer cette noble fierté qui impose sans offenser? A la

chasse, qui manie comme lui la lance, quand, avec ses terribles défenses, le sanglier éventre à droite et à gauche les limiers hurlants, et gagne la forêt? Qui monte à cheval, qui porte un faucon au poing comme lui? A qui l'épée sied-elle mieux? Sur quel front de chevalier le panache a-t-il plus de grâce?

HENR. Tout cela, j'en conviens; laisse faire, si la guerre est longue à venir, il est homme à la faire pour son compte, s'il n'a pas déjà commencé.

ÉRIC. Que veux-tu dire?

HENR. Tu ne peux nier que ceux qu'il attache à sa suite, et dont le plus grand nombre n'est pas né sur ces domaines, ne soient de ces sortes de bandits que... (*Il s'arrête.*)

ÉRIC. Eh bien!

HENR. Que la guerre, dont tu es si enthousiaste, laisse après elle. Comme d'autres mères, elle gâte les pires de ses enfants...

ÉRIC. Folie! ce sont tous des hommes de fer, comme les aimait le vieux Tilly.

HENR. Et qui aimait Tilly? demande-le à Magdebourg; qui aimait Wallenstein? — Ils sont allés tous deux...

ÉRIC. Jouir du repos de la tombe; quant au sort qui les attend au delà, ce n'est pas à nous de le dire.

HENR. Ils auraient bien dû nous laisser un peu de leur repos. Gratifié d'une paix nominale, le pays est parcouru dans tous les sens par—Dieu sait qui! Ils se mettent en campagne la nuit, et disparaissent au lever du soleil, et ne font pas moins de ravages, plus peut-être, qu'une guerre ouverte.

ÉRIC. Le comte Ulric, — qu'est-ce que tout cela a de commun avec lui?

HENR. Avec *lui!* il pourrait empêcher cet état de choses; si, comme tu dis, il aime la guerre, pourquoi ne la fait-il pas à ces maraudeurs?

ÉRIC. Tu devrais le lui demander à lui-même.

HENR. J'aimerais autant demander au lion pourquoi il ne lappe pas du lait.

ÉRIC. Le voici.

HENR. Diable! tu retiendras ta langue, n'est-ce pas?

ÉRIC. Pourquoi pâlis-tu?

HENR. Ce n'est rien. — Tais-toi.

ÉRIC. Je me tairai sur ce que tu as dit.

HENR. Je t'assure que mes paroles n'avaient aucun sens : — histoire de plaisanter; d'ailleurs, Ulric doit épouser la gentille baronne Ida de Stralenheim, l'héritière du feu baron; sans doute qu'elle adoucira ce que de longues guerres intestines ont laissé de sauvage dans tous les caractères, et surtout dans les hommes qui, nés pendant leur cours, ont été élevés sur les genoux de l'Homicide, et baptisés, pour ainsi dire, dans le sang. Je t'en prie, bouche close sur tout ce que j'ai dit.

ULRIC et RODOLPHE entrent.

Salut, comte.

ULR. Bonjour, mon brave Henrick.—Éric, tout est-il prêt pour la chasse?

ÉRIC. Les meutes sont parties pour la forêt, les vassaux battent les taillis, et le jour s'annonce bien. Ferai-je venir la suite de Votre Excellence? Quel cheval voulez-vous monter?

ULR. Le cheval bai Walstein.

ÉRIC. Je crains qu'il ne soit pas rétabli des fatigues de lundi dernier; c'était une belle chasse: vous avez tué quatre sangliers de votre main.

ULR. C'est vrai, Éric, je l'oubliais.—Je monterai donc le gris, le vieux Ziska. Voilà quinze jours qu'il n'est sorti.

ÉRIC. Il sera à l'instant caparaçonné. De combien de vassaux immédiats voulez-vous être suivi?

ULR. Je laisse ce soin à Weilburgh, notre grand écuyer. (*Eric sort.*) Rodolphe!

ROD. Seigneur.

ULR. Il est arrivé de fâcheuses nouvelles de... (*Rodolphe lui fait remarquer Henrick.*) Eh bien! Henrick, que faites-vous là?

HENR. J'attends vos ordres, seigneur.

ULR. Allez trouver mon père, présentez-lui mes devoirs, et sachez s'il n'a rien à me dire avant que je monte à cheval. (*Henrick sort.*) Rodolphe! nos amis ont essuyé un échec sur

les frontières de Franconie. On assure que les troupes envoyées contre eux doivent être renforcées. Il faut que j'aille bientôt les rejoindre.

ROD. Attendez des avis ultérieurs et plus certains.

ULR. C'est ce que je me propose;—certes, rien ne pouvait déranger davantage tous mes plans.

ROD. Il sera difficile d'excuser votre absence auprès du comte votre père.

ULR. Oui; mais l'état embarrassé de notre domaine de la Haute-Silésie servira de prétexte à mon voyage. En attendant, lorsque nous serons occupés à la chasse, emmenez les quatre-vingts hommes sous le commandement de Wolffe :— vous aurez soin de suivre la forêt : vous la connaissez?

ROD. Aussi bien que dans cette nuit où nous avons...

ULR. Nous n'en parlerons que lorsque nous aurons obtenu le même succès. Quand vous aurez rejoint les nôtres, remettez cette lettre à Rosemberg (*il lui donne une lettre*); vous ajouterez que j'ai envoyé ce faible renfort avec vous et Wolffe, pour précéder mon arrivée, quoique en ce moment ce sacrifice m'ait coûté; car mon père tient à ce que le château soit entouré d'une nombreuse suite de vassaux, jusqu'à ce que ce mariage soit fini avec ses fêtes, ses niaiseries, et que le carillon nuptial ait cessé de faire entendre son tapage.

ROD. Je croyais que vous aimiez la baronne Ida.

ULR. Certainement;—mais il ne s'ensuit pas que je veuille enchaîner ma jeunesse et ma rapide et brûlante carrière de gloire à la ceinture d'une femme, quand ce serait celle de Vénus;—toutefois, je l'aime comme une femme doit être aimée, sincèrement et sans partage.

ROD. Et avec constance?

ULR. Je le crois, car je n'aime qu'elle.—Mais, je n'ai pas le temps de m'arrêter aux bagatelles du cœur; avant peu nous devons faire de grandes choses. Vite, hâtez-vous, Rodolphe!

ROD. A mon retour, je trouverai la baronne Ida transformée en comtesse Siégendorf.

ULR. Mon père le désire. Et, en vérité, ce n'est pas une

mauvaise politique : cette union avec le dernier rejeton de la branche rivale détruit le passé et réconcilie l'avenir.

ROD. Adieu.

ULR. Demeurez encore,—nous ferons bien de rester ensemble jusqu'à ce que la chasse soit commencée ; alors vous vous éloignerez, et vous ferez ce que j'ai dit.

ROD. Je n'y manquerai pas. Mais, pour revenir à ce que nous disions tout à l'heure,—ce fut un acte bienveillant de la part du comte votre père, d'envoyer chercher à Kœnigsberg cette belle orpheline, et de la saluer du nom de sa fille.

ULR. On ne peut plus bienveillant ! considérant surtout le peu de bienveillance qui existait entre les pères, de leur vivant.

ROD. N'est-ce pas une fièvre qui a emporté le dernier baron ?

ULR. Comment le saurais-je ?

ROD. J'ai entendu dire que sa mort était environnée d'un étrange mystère ;—c'est même à peine si l'on sait le lieu précis où il est mort.

ULR. Quelque village obscur sur la frontière de Saxe ou de Silésie.

ROD. Il n'a point laissé de testament,—nulle trace de ses volontés dernières ?

ULR. Je ne saurais le dire, n'étant ni confesseur, ni notaire.

ROD. Ah ! voici la baronne Ida.

IDA STRALENHEIM entre.

ULR. Vous êtes matinale, ma charmante cousine !

IDA. Je ne le suis pas trop, mon cher Ulric, si ma présence ne vous est point importune. Pourquoi m'appelez-vous cousine ?

ULR. (*en souriant*). Ne sommes-nous pas cousins ?

IDA. Oui, mais je n'aime pas ce nom-là ; il a quelque chose de si froid ! on dirait, en le prononçant, que vous pensez à notre généalogie, et que votre indifférence se borne à peser notre sang.

ULR. (*tressaillant*). Notre sang !

IDA. Pourquoi le vôtre s'est-il tout à coup retiré de vos joues ?

ULR. Serait-il vrai ?

IDA. Mais non ; le voilà qui se répand de nouveau, comme un torrent, sur votre front.

ULR. (*se remettant*). S'il s'est retiré, c'est que votre présence l'a fait refluer vers mon cœur qui ne bat que pour vous, charmante cousine.

IDA. Encore cousine !

ULR. Eh bien ! je vous appellerai ma sœur.

IDA. Ce nom me déplaît encore davantage. — Plût à Dieu que nous n'eussions jamais été parents !

ULR. (*d'un air sombre*). Plût à Dieu !

IDA. O ciel ! pouvez-vous proférer un tel vœu ?

ULR. Chère Ida, ma voix n'a été que l'écho de la vôtre.

IDA. Oui, Ulric ; mais je n'ai point accompagné mes paroles d'un regard comme le vôtre, et je savais à peine ce que je disais. Mais que je sois votre sœur ou votre cousine, tout ce que vous voudrez, pourvu que je vous sois quelque chose.

ULR. Vous serez tout pour moi,—tout...

IDA. Vous l'êtes déjà pour moi ; mais je puis attendre.

ULR. Chère Ida !

IDA. Appelez-moi Ida, votre Ida ; car je veux être à vous, et à vous seul.—Et, en effet, il ne me reste plus que vous depuis que mon pauvre père.. (*Elle s'arrête.*)

ULR. Il vous reste le *mien*—et moi.

IDA. Cher Ulric, combien j'aurais désiré que mon père pût être témoin de mon bonheur, auquel il ne manque plus que sa présence !

ULR. Vraiment ?

IDA. Vous l'auriez aimé ; vous lui auriez été cher, car les braves s'aiment l'un l'autre ; ses manières étaient un peu froides, son âme était fière ; c'est l'apanage de la naissance ; mais sous cet extérieur de gravité...—Oh ! si vous l'aviez connu, si vous aviez été près de lui pendant son voyage, il ne serait pas mort sans un ami pour alléger la solitude de ses derniers moments.

ULR. Qui dit cela ?

IDA. Quoi ?

ULR. Qu'il est mort dans l'isolement?

IDA. La rumeur publique, la disparition de ses serviteurs qu'on n'a jamais revus. Elle devait être bien redoutable la maladie qui les a tous moissonnés!

ULR. Puisqu'ils étaient près de lui, il n'est donc pas mort seul et sans secours.

IDA. Hélas! qu'est-ce qu'un valet à notre lit de mort, alors que l'œil, prêt à se fermer, cherche vainement un objet aimé! On dit qu'il est mort d'une fièvre.

ULR. *On dit!* cela est.

IDA. Je rêve quelquefois autre chose.

ULR. Tous les rêves sont faux.

IDA. Et, pourtant, je le vois comme je vous vois.

ULR. *Où?*

IDA. Dans mon sommeil, — je le vois couché, pâle et sanglant, et un homme tenant un couteau levé sur lui.

ULR. Vous ne voyez pas son visage?

IDA (*le regardant*). Non! O mon Dieu! et vous, le voyez-vous?

ULR. Pourquoi cette question?

IDA. Parce que vous avez l'air d'un homme qui voit devant lui un assassin.

ULR. (*agité*). Ida, c'est un enfantillage; votre faiblesse me gagne, je l'avoue à ma honte; cela vient de ce que tous vos sentiments sont partagés par moi. Veuillez, ma chère enfant, changer...

IDA. Enfant! en vérité! j'ai compté ma quinzième année.

(*Un cor résonne.*)

ROD. Seigneur, entendez-vous le cor?

IDA. (*avec humeur à Rodolphe*). Pourquoi le lui dire? ne peut-il l'entendre sans que vous lui serviez d'écho?

ROD. Pardonnez-moi, belle baronne.

IDA. Je ne vous pardonnerai pas, à moins que vous ne m'aidiez à dissuader le comte Ulric de se rendre aujourd'hui à la chasse.

ROD. Madame, vous n'avez pour cela nul besoin de mon aide.

ULR. Je ne puis m'en dispenser.

IDA. Vous n'irez pas.

ULR. Je n'irai pas?

IDA. Non, ou vous n'êtes point un vrai chevalier. — Venez, cher Ulric; cédez-moi sur ce point pour aujourd'hui seulement: le temps est incertain, vous êtes pâle, et semblez mal à votre aise.

ULR. Vous plaisantez.

IDA. Nullement; demandez à Rodolphe.

ROD. Il est vrai, Seigneur; depuis un quart d'heure vous avez plus changé que je ne vous ai vu faire depuis des années.

ULR. Ce n'est rien; mais, dans tous les cas, le grand air me remettra. Je suis un vrai caméléon, je ne vis que de l'atmosphère; vos fêtes dans les salons, vos joyeux banquets, ne nourrissent pas mon âme; — il me faut la forêt, il me faut respirer l'air libre des hautes montagnes, où j'aime tout ce qu'aime l'aigle.

IDA. Hormis sa proie, j'espère.

ULR. Charmante Ida, souhaitez-moi une heureuse chasse, et je vous rapporterai pour trophées huit hures de sangliers.

IDA. Vous persistez donc à partir? Vous ne partirez pas! venez, je chanterai pour vous.

ULR. Ida, vous n'êtes guère faite pour être l'épouse d'un soldat.

IDA. Je ne demande point à l'être; j'espère bien que ces guerres sont pour jamais finies, et que vous vivrez en paix dans vos domaines.

Entre WERNER devenu comte SIÉGENDORF.

ULR. Mon père, je vous salue, et je regrette que ce soit pour vous quitter si tôt. — Vous avez entendu le cor; les vassaux attendent.

SIÉG. Qu'ils attendent. — Vous oubliez que demain est le jour fixé pour la fête par laquelle on doit célébrer, à Prague, le rétablissement de la paix. L'ardeur que vous mettez à la chasse ne vous permettra guère d'être de retour aujourd'hui, ou du moins vous serez trop fatigué pour pouvoir demain vous joindre au cortége des nobles.

ULR. Comte, vous occuperez ma place et la vôtre; je n'aime pas toutes ces cérémonies.

SIÉG. Non, Ulric. Il ne conviendrait pas que seul entre tous nos jeunes nobles...

IDA. Et le plus noble de tous par sa mine et ses manières.

SIÉG. (*à Ida*). C'est vrai, ma chère enfant : mais pour une jeune demoiselle, vous mettez dans vos paroles un peu trop de franchise. — Ulric, rappelez-vous notre position; songez que nous ne sommes que depuis peu réintégrés dans notre rang. Croyez-moi, cette absence en une pareille occasion, serait remarquée dans toute autre maison, et surtout dans la nôtre. En outre, le ciel, qui nous a rendu l'héritage de nos aïeux en même temps qu'il a donné la paix au monde, a doublement droit à nos actions de grâces; nous devons le remercier, d'abord pour notre patrie, ensuite pour nous-mêmes, de ce qu'il a permis que nous soyons ici pour partager ses bienfaits.

ULR. (*à part*). Il ne lui manquait plus que d'être dévot. (*A son père.*) Eh bien, Seigneur, je vous obéis. (*A un Domestique.*) Ludwig, congédiez les vassaux. (*Ludwig sort.*)

IDA. Ainsi, vous lui accordez sur-le-champ ce que j'aurais pu demander en vain pendant des heures entières.

SIÉG. (*souriant.*) J'espère, petite rebelle, que vous n'êtes pas jalouse de moi. Vous voudriez donc sanctionner la désobéissance envers tout autre que vous? Mais rassurez-vous, le temps viendra bientôt où vous exercerez sur lui un pouvoir plus doux et plus sûr.

IDA. Mais je désirerais gouverner dès à présent.

SIÉG. Gouvernez votre harpe qui vous attend avec la comtesse dans sa chambre. Elle se plaint que vous faites infidélité à la musique; elle désire votre présence.

IDA. Adieu donc, mes généreux protecteurs. Ulric, viendrez-vous m'entendre?

ULR. Tout à l'heure.

IDA. Soyez persuadé que mes chants seront préférables aux sons de votre cor; soyez ponctuel à venir; je vous jouerai la marche du roi Gustave.

ULR. Pourquoi pas celle du vieux Tilly?

IDA. Ce monstre! jamais! je croirais tirer de ma harpe des gémissements, et non de l'harmonie, si je le prenais pour sujet de mes chants. — Mais venez promptement; votre mère sera heureuse de vous voir. (*Ida sort.*)

SIÉG. Ulric, je désire vous parler en particulier.

ULR. Mon temps vous appartient. (*Bas, à Rodolphe.*) Rodolphe, éloigne-toi; fais ce que je t'ai dit, et que j'aie une prompte réponse de Rosemberg.

ROD. Comte Siégendorf, avez-vous quelques ordres à me donner? je pars pour un voyage au delà de la frontière.

SIÉG. (*tressaille*). Ah! où? quelle frontière?

ROD. La frontière de Silésie, pour me rendre... (*Bas, à Ulric.*) Où lui dirai-je que je vais?

ULR. (*Bas, à Rodolphe.*) A Hambourg. (*A part.*) Ce mot suffira, je pense, pour mettre un terme à son interrogatoire.

ROD. Comte, pour me rendre à Hambourg.

SIÉG. (*agité.*) A Hambourg? non, je n'ai rien à faire de ce côté-là; je n'ai aucun rapport avec cette ville. Ainsi, que Dieu vous soit en aide!

ROD. Adieu, comte de Siégendorf. (*Rodolphe sort.*)

SIÉG. Ulric, cet homme qui vient de partir est un de ces étranges compagnons dont je me proposais de vous entretenir.

ULR. Seigneur, il est de noble naissance, et appartient à l'une des premières maisons de la Saxe.

SIÉG. Il ne s'agit pas de sa naissance, mais de sa conduite. On parle de lui d'une manière peu favorable.

ULR. C'est ce qui arrive à la plupart des hommes. Le monarque lui-même n'est pas à l'abri de la médisance de son chambellan ou de l'ironie du dernier courtisan dont il a fait un ingrat en le comblant d'honneurs.

SIÉG. S'il faut parler clairement, il court des bruits plus que fâcheux sur ce Rodolphe; on dit qu'il fait partie des bandes noires qui infestent la frontière.

ULR. Ajoutez-vous foi à ces *on dit?*

SIÉG. Dans ce cas, oui.

ULR. Dans tous les cas, je croyais que vous connaissiez